

Robert CHRISTIAN

La soupe aux orties



Sommaire

Introduction	5
Renouveau	7
Souvenirs	21
Handicaps	29
La roue de la vie	35
La succession.....	47
L'usine.....	63
L'école.....	71
Agnès.....	81
Les jumeaux	91
Vengeance	103
Les orties	115
Le secret	127
1 ^{er} jour de travail	141
Premières amours	155

Amoureuse	169
Ruptures	187
Pleurs	207
Dénouement	227
Et alors ?	247

EXTRAIT

Introduction

– Colin, j’aimerais que notre histoire soit conservée pour mes enfants, comme pour les tiens.

– C’est une bonne idée, ma sœur Aude ! Nous allons la leur raconter. Ainsi, ils vont savoir comment leur grand-père Jacques Rambotte a fait la connaissance de leur grand-mère Agnès.

– Et comment ils sont revenus dans le ravissant village de Sanson, dans l’Est de la France.

– C’était en 1948, Papa retrouvait avec plaisir sa sœur Séverine, ainsi que le village de son enfance, les prés, les vignes et les forêts.

– La pauvre Séverine, je la plains, aujourd’hui. Crois-tu que les choses se seraient passées autrement si elle n’était pas restée vieille fille ?

– Cela, on ne peut le savoir. Penses-tu sincèrement que l’influence de Maître Roucouste y a été pour quelque chose ?

– Si ma tante et le notaire ne s’étaient pas connus, je suis certaine que les choses auraient été différentes pour nous.

Renouveau

Les volets longtemps condamnés claquaient sur les murs. Le « château » semblait revivre. Des éclats de voix heureuses jaillissaient dans l'air printanier.

Un rire léger, cristallin, trouvait son écho dans un rire plus grave. L'homme et la femme couraient gaiement dans les pièces. Le nouveau directeur et sa jeune épouse découvraient leur domaine...

Quel plaisir pour l'enfant du village de devenir un des personnages les plus importants de la commune de Sanson où il avait passé son enfance ! Il était revenu vivant de la guerre. On lui avait demandé de diriger le tissage Maheu. Il emménageait dans la maison de fonction : le « Château ».

Jacques et Agnès étaient heureux, ils s'aimaient. Main dans la main, ils ouvraient les volets et toutes les fenêtres. Le soleil illuminait les murs, les planchers. Il fallait que la maison participe à leur bonheur !

Séparée de l'usine, la grande bâtisse trônait majestueusement au milieu d'un petit parc. De chaque

côté du perron, les fenêtres arrondies ouvraient leurs regards vitrés sous le toit rouge en tuiles vernissées.

L'usage des pièces a vite été trouvé. Au rez-de-chaussée, le bureau lambrissé était bien plus intime et chaleureux pour recevoir que le bureau directorial à l'usine. Dans la cuisine spacieuse trônait un fourneau de fonte rutilant de l'or des cuivres. À côté, la grande salle à manger pouvait accueillir une vingtaine de convives.

Agnès voulait assigner les pièces de l'étage à ses désirs :

– La grande chambre est pour nos soirées amoureuses. Je mettrai ma coiffeuse à côté du cabinet de toilette. T'as vu, Jacques ? Il y a une porte qui donne dans la chambre voisine. Ce sera la chambre pour nos futurs enfants ! À l'autre bout, la chambre d'amis. Elle est calme, reposante. Exactement ce qu'il faut pour recevoir dignement ton « patron », Monsieur Maheu, quand il viendra surveiller ta façon de gérer son usine.

La sarabande heureuse se poursuivit dans le jardin. L'herbe était rase. Les plates-bandes étaient fraîchement bêchées. Mais tout cela manquait de couleurs, de vie ! Agnès visualisait déjà les massifs de fleurs : les roses, les dahlias, les pivoines... le potager. Elle planifiait la remise en état du verger. Elle imaginait déjà les grandes corbeilles de fruits, les pots de confiture...

Un homme aux cheveux gris, en salopette bleue, un râteau à la main, est sorti des massifs. Il a arrêté leur course ! Il s'est raidi devant eux. Il a porté le manche à son flanc d'un geste militaire, comme s'il s'agissait d'un fusil. Instinctivement, la jeune femme

s'est reculée d'un pas pour se réfugier près de son mari pendant que l'homme achevait son mouvement ; il se mettait au garde-à-vous devant elle.

Jacques a gaiement éclaté de rire :

– Agnès, je te présente Auguste. C'est le responsable des espaces verts du tissage. Sa blessure l'a obligé à quitter l'armée, il en a gardé une certaine raideur. Il se fera un plaisir de coordonner la couleur des plates-bandes avec la couleur de tes yeux et le rose de tes joues !

Un coup de klaxon les a fait sursauter ! Jacques a saisi son épouse par la main. Tout en courant vers le portail, il lui a expliqué :

– Je t'ai déjà parlé du Docteur Louis Lenglet. Je l'ai eu ce matin au téléphone. En attendant que nous ayons une voiture, il veut absolument nous servir de chauffeur. Je crois plutôt qu'il a hâte de faire ta connaissance. Il s'est fait inviter par ma sœur pour avoir le plaisir de nous conduire jusqu'à la ferme.

La voiture s'était glissée dans le lotissement des ouvriers. À grands coups de klaxon, elle avait effrayé les enfants agrippés à la grille du « château ». De petites têtes blondes et brunes s'éparpillèrent. Ils étaient excités. C'était à qui verrait en premier la « dame ».

Un homme rondelet, jovial, est descendu de l'automobile. Ses yeux pétillaient derrière les petites lunettes rondes. Il était tout ridé de sourires.

– Bonjour, bonjour mes enfants. Enfin, voici cette petite merveille que Jacques a conquise à la guerre. Quelle fabuleuse enfant ! Tu n'as pas honte, Jacques, de me l'avoir si mal décrite. Que j'aimerais que toutes mes patientes aient cet air réjoui, ces joues roses.

Tout en parlant, le docteur a pris le bras de la jeune femme. D'autorité, il l'entraînait vers la maison.

– Chère Madame, voulez-vous me faire visiter votre domaine ? Je sais que vous venez d'arriver et que vous n'avez pas eu le temps d'ouvrir votre valise. Mais Jacques est si heureux de votre venue que j'ai voulu lui prendre un peu de son bonheur. Vous rendez-vous compte qu'ainsi je suis le premier à avoir le plaisir de faire votre connaissance ?

Agnès a profité que le bavard marque une pause en haut des marches du perron pour reprendre son souffle. Elle lui a fait face et lui a énoncé ses reproches, roide d'indignation :

– Je sais, Monsieur le Docteur, que vous êtes un grand ami de Monsieur mon mari. Je sais aussi que vous avez mis au monde tous les enfants de ce village... Je me doute bien que mon tendre époux vous a dit dans quel état de délabrement physique il m'a trouvée dans ces abominables camps de la mort.

Sans lui laisser le temps de se reprendre, elle a enchaîné :

– Vous savez que j'ai participé à la Résistance, eh bien, je vous mènerais la vie dure pour que vous m'aidiez à ce que tous les enfants de ce village aient, eux aussi, les joues roses.

Souriante, elle a conclu en esquissant une révérence ironique :

– Je veux vous dire que j'accepte que vous veilliez sur ma santé, sur ma famille. Mais si vous voulez que je vous fasse de beaux enfants, il vous faut, vous docteur, nous laisser un peu plus d'intimité quand nous nous retrouvons.

Et, en lui faisant un bisou sur le nez, elle a achevé d'un ton joyeux :

– Vous m'êtes très sympathique, permettez-moi de vous appeler Louis. Je suis ravie que vous soyez le premier à me présenter le village de Jacques. Ce village de son enfance dans lequel il aspire à vivre depuis des années. J'aimerais tant vous être utile !

Pour une fois dans sa vie, le Docteur Lenglet est resté sans voix. Il a passé un doigt prudent sur l'emplacement du baiser avant de pousser un grand soupir :

– Eh bien, dites donc, quel caractère ! Il faudra que je fasse attention à votre époux. Croyez-vous que sans fortifiant, il résistera au bonheur ?

Dans un éclat de rire, Agnès et Jacques ont repris la visite du « château » et du parc accompagnés par l'interminable bavard.

*

* *

Le truculent docteur tenait à montrer son village. Il roulait les vitres ouvertes en commentant la vie des mille cinq cents corps dont il avait la charge. Les corps, bien sûr, car il laissait le soin des âmes au curé, bien que... Souventes fois, le docteur servait de confesseur. Il prenait soin d'écouter les petits malheurs pour accélérer les guérisons. Lui aussi consolait la veuve et l'orphelin de cette dernière guerre.

Mais aujourd'hui, il ne voulait montrer que les côtés ensoleillés ou pittoresques de ses nombreux amis.

– Ici par exemple, j’ai dû guérir un cochon des rhumatismes. Il avait le même mal que son maître à force de vivre dans une maison humide.

– Là, une belle vache, « la noire », a été piquée par un taon, elle a furieusement chargé le père Jean. Résultat, une jambe à plâtrer et un calmant à donner à la vache.

– Ici, un barilleur du tissage, il a voulu démonter une canette mal placée dans le métier à tisser. Le tisserand ne l’a pas vu, il a remis le métier en marche. J’ai réussi à sauver la main, mais le pauvre gars n’en aura plus jamais l’usage.

– Dans la petite maison blanche, racontait le docteur en se tapant sur les cuisses, vit un réfugié d’Espagne. Sa femme était joliment enceinte. Elle fut prise des douleurs en désherbant son jardin. Je suis arrivé à temps pour recevoir le premier bébé. Le temps de lui donner une petite tape sur les fesses et d’annoncer que c’est un beau garçon, la mère se remet à crier. Une deuxième tête brune apparaît. Je sors prévenir le père : « Des jumeaux, des beaux garçons, coup double ». Il en tombe assis, les bras ballants. Je laisse le père. La sage-femme prend soin de ces deux bébés. Je reviens vers la mère, un troisième enfant arrive. La sage-femme sort demander au père qu’il aille nous chercher de l’aide. Un hurlement me fait bondir. Le père n’avait pas supporté le choc et il avait fait une syncope. Ce qui fait que j’ai dû accoucher la mère et ranimer le père en même temps.

Sans se préoccuper du bavardage, la voiture ronronnait gentiment. Entre les talus herbeux, elle montait la côte vers la ferme de Séverine, la sœur de Jacques.

Dans le fond de la vallée, le ruban argenté de la rivière jouait à cache-cache entre les saules et les peupliers. Sur le plat, les cultures poussaient dru, cachant les sillons tracés dans la lourde terre noire.

Au détour d'un virage, la ferme s'est offerte à leur vue. Les grands bâtiments s'étalaient paresseusement. Les toits de tuiles rouges faisaient écran aux pluies venant de l'Ouest. Les façades s'offraient voluptueusement au soleil printanier qui faisait étinceler les petites fenêtres.

Les grandes portes s'ouvraient largement sur une cour balayée, c'était la première fois depuis des années que la toilette de la ferme était faite. Les chariots et les carrioles étaient remisés dans les hangars. Pour ce jour de fête, les outils de travail avaient quitté la vaste cour.

La patronne les attendait devant le long buffet dressé pour le vin d'honneur. Les meilleurs produits de la ferme étaient présents sur des draps blancs : les vins en bouteilles cachetés, les terrines de pâté, les saucissons, un jambon séché dans la cheminée... Tout cela pour célébrer le retour de son frère !

Dans la cour, on avait attaché les garants de la bonne santé de la ferme : des chevaux de labour, aux flancs larges et luisants. Les ouvriers agricoles formaient une haie endimanchée, aux mouvements un peu gauches.

Ils sont descendus de voiture. Agnès s'est emplie les poumons de l'air chargé de multiples senteurs : les fleurs printanières, les fumets de cuisine, l'odeur forte des chevaux, celle un peu acide des vaches dans l'étable, le parfum discutable de fumier qui trônait dans un coin de la cour.

La jeune femme était tout yeux pour découvrir l'endroit où son mari avait passé une partie de sa vie : les murs de pierre dorée, les longs toits aux cheminées fumantes, le poulailler retentissant des caquètements des poules et des cancanements des canards.

Le frère et la sœur sont tombés dans les bras l'un de l'autre. Jacques a présenté sa femme à sa sœur. Séverine essuya une larme d'attendrissement – elle n'avait pas vu son frère depuis si longtemps ! Ensuite elle s'est déplacée sans grâce pour embrasser sa nouvelle belle-sœur.

Agnès a découvert en un coup d'œil cette personne massive au visage ingrat, sans lèvres, au regard indéfinissable. Elle a préféré oublier sa première impression pour apprécier le sourire d'accueil et la lueur de curiosité amicale dans les yeux. Instinctivement, elle a répondu à l'embrassade. Elle a accepté l'accolade avec un mélange d'attirance et de répulsion.

La jeune femme n'a pas eu le temps de se remettre de tous les chocs de la journée. En un éclair, elle a revu les retrouvailles avec son Jacques, l'arrivée à Sanson, la découverte de leur nouveau foyer, l'irruption du docteur, la visite du village, la découverte de la ferme et de sa belle-sœur...

Dans un vertige, tout s'est troublé autour d'elle. Comme dans un nuage, elle a senti qu'on la prenait par les épaules. Elle a vu une chaise s'avancer, portée par une main ; un verre d'alcool a côtoyé un verre d'eau vers ses lèvres. Le Docteur a écarté tout le monde, lui a tapoté la main, lui a fait boire un peu d'eau.

Inutile, Jacques attendait la fin du trouble, une supplique dans les yeux.

Une vieille dame, au visage ridé comme une vieille pomme, s'est empressée avec un linge mouillé de vinaigre pour masser les tempes de la jeune femme.

Reprenant ses esprits, Agnès a réclamé le verre d'eau-de-vie. Elle y a trempé les lèvres. La brûlure de l'alcool fort descendait dans l'estomac, ramenait des couleurs sur ses joues pendant que l'odeur de la prune éclatait dans son nez, évoquant les tartes que faisait sa grand-mère.

La vieille dame lui rappelait son aïeule. Dans un souffle elle a murmuré « Mamie ». Jacques a pris la main de la femme âgée et l'a présentée :

– C'est Marie-Pierre, la grand-mère. Elle est un peu simplette mais très gentille. C'est elle qui a pris soin de Séverine et de moi. Elle nous a élevés. C'est un peu ma grand-mère.

Agnès s'est sentie attirée par cette adorable petite vieille ridée comme une pomme. Spontanément, elle s'est redressée et s'est pendue à son cou. Elle l'a embrassée chaleureusement.

– Mamie, a-t-elle dit. Reste près de moi, j'ai besoin de beaucoup de forces aujourd'hui.

Les invités sont arrivés. L'instant de fatigue fut vite oublié. Au bras de son dégingandé de mari, elle fit le tour des sommités de Sanson. Elle découvrait tous les individus qui lui feraient une vie agréable ou non. Sans a priori, elle allait vers ces grands personnages d'une toute petite ville avec son plus beau sourire. Elle était encore plus attendrissante après son petit malaise.

Séverine, attentionnée, présentait tout ce « beau linge ». Elle a commencé par Monsieur Leclerc, le maire et Madame. Agnès appréciait ce vieux couple d'anciens instituteurs. Ils ressemblaient à de bons fermiers endimanchés, la trogne écarlate des fruits de leur vigne.

Monsieur le Curé, dans sa longue soutane noire, lorgnait sur le buffet. Agnès est amusée du regard gourmand qui glissait rapidement sur elle pour s'attarder sur le jambon, la charcuterie, les vins. « Au moins, » a-t-elle pensé avec un sourire amusé, « S'il est attiré par les plaisirs de la chair, ce sera par les plaisirs de la charcuterie, la chair cuite ».

Maître Roucousse, le notaire, était présent, avec sa femme et leur jeune fils Nicolas. Agnès ressentait la même sensation mêlée d'attirance et de répulsion qu'elle avait eue avec Séverine. Cet homme élégant, charmeur, semblait être calculateur. Il paraissait impénétrable. Elle a surmonté son aversion. Avec un frisson prémonitoire, elle lui a serré la main, désireuse de s'éloigner au plus vite.

C'est avec un plus grand plaisir qu'elle a fait la connaissance des ouvriers agricoles invités à l'apéritif. Ces gens simples et chaleureux avaient visiblement le cœur sur la main. Ils étaient engoncés dans leurs vêtements du dimanche. Même si leurs défauts étaient apparents, ils semblaient frais et vivifiants après la froide politesse des sommités.

Marie et Lucas étaient employés à la ferme. Ils logeaient dans une petite maison de l'autre côté de la grande cour. Ils connaissaient tous les animaux, toutes les pièces de terre.

D'un langage bourru, ils ont proposé une visite des bâtiments. Prétextant le besoin d'un peu de mouvement, Agnès s'est excusée auprès des invités. Elle a déposé un bisou sur la joue de son mari :

– Je te laisse discuter. Je vais voir ce qui se mijote à la cuisine !

Heureuse, les cheveux ébouriffés, elle est partie à la découverte de ce monde campagnard.

Rouge d'efforts et de chaleur, Joséphine, la cuisinière, l'a chaleureusement embrassée sur les joues. Ravie par la curiosité de l'invitée, elle a soulevé le couvercle des casseroles pour lui faire humer les mets.

Dans la cuisine, Agnès a découvert une nouvelle amie : Claire. Cette femme sans âge était venue aider la cuisinière. Il y avait tant de travail pour recevoir tout ce monde !

En deux mots, Joséphine a présenté son assistante d'un jour en remuant sa louche dans le brouet :

– Claire est une brave femme. Elle n'est pas d'ici. Elle a racheté la commanderie en ruine pendant la guerre. Elle n'est pas bien riche avec sa vache, ses quelques arpents de pâtures et de forêts. Mais elle est vaillante, toujours prête à venir aider pour les foins, la moisson, les vendanges. Sa principale qualité est d'être la concurrente du docteur Lenglet. C'est une bonne sorcière qui vous passe une fièvre avec des herbes en cataplasme et des tisanes. Elle sait aussi enlever les brûlures en imposant les mains. Il n'y a pas mieux qu'elle pour s'occuper des marmots turbulents et des animaux malingres. Elle passe des journées dans les collines à cueillir des simples. Fraîches ou séchées, ces herbes lui sont utiles pour les

tisanes ou les cataplasmes. Personne ici ne l'appelle par son nom. Nous l'avons surnommée : « la vieille aux herbes », ou plus simplement « la vieille ».

La visite a été rapide. Avec un sourire éblouissant, Agnès a retrouvé les invités dans la cour. Elle a accepté un verre du meilleur vin de la vigne, un nectar doré, plein de soleil, qui fait vite tourner la tête.

Maintenant, elle n'avait plus l'excuse de visiter la ferme pour échapper à la curiosité. Sa meilleure défense était l'attaque. Elle a demandé comment Jacques se comportait dans son enfance.

Les langues déliées par le bon vin ont démarré au quart de tour en un joyeux brouhaha.

Le curé racontait comment cet enfant gourmand buvait le vin de ses burettes. Il l'avait surpris en train d'ajouter un peu d'eau pour camoufler son crime.

L'instituteur se rappelait aussi comment ce garnement perturbait sa classe et comment il avait fait sa fierté en étant le premier du département au certificat d'études.

Le notaire, Maître Roucousse, a attaqué :

– Ainsi, c'est cette frêle jeune femme qui est un héros de la résistance ?

Agnès a secoué violemment la tête :

– Non, non, je n'étais qu'une messagère !

– On dit que vous n'avez pas parlé sous la torture, que vous n'avez pas dénoncé votre maquis ? Vous auriez aussi miraculeusement survécu à des années de camp ?

Elle ne voulait ni évoquer ces souvenirs, ni vexer le notaire. Elle a jeté un regard affolé vers son mari : « Jacques, au secours. »

Son mari lui a pris la main, a encerclé sa taille. D'un regard circulaire, il a imposé le silence, désireux de mettre les choses au point.

– Agnès a vaillamment survécu à toutes ces horreurs. La preuve, c'est qu'elle est ici avec nous. Ces années de souffrance lui ont fait trop de mal. Il lui a fallu trois longues années pour revenir à la vie et se refaire une santé. S'il vous plaît, ne ravivez pas ces instants pénibles et profitons de cette belle journée pour déguster tous ces régals que ma sœur a préparés pour nous.

– Séverine, comment marchent les affaires de la ferme ? a-t-il ajouté en trinquant gaiement.

La fermière a levé son vin doré devant ses yeux. Elle a tourné doucement la main pour que la liqueur ambrée pleure sur les bords du verre. Elle a pris le temps de la réflexion, puis elle a plissé les yeux pour répondre :

– Les années-ci ne sont pas trop mauvaises. Les hivers trop froids, le manque de main-d'œuvre, l'impossibilité de se procurer du matériel, tout cela commence à s'éloigner. Les restrictions sont presque finies. Les tickets de rationnement commencent à disparaître. Comme les gens travaillent, ils pourront bientôt redépenser pour manger à leur faim.

Elle s'est raclé doucement la gorge, cherchant une échappatoire. Elle n'avait pas trop le choix, il fallait esquisser la situation financière.

– Il faut réparer la toiture, acheter du matériel neuf, peut-être un tracteur. Maître Roucousse me sert de banquier pour les dépenses les plus urgentes, en attendant l'argent des récoltes. Si l'été n'est pas trop sec, ni trop pluvieux, la récolte sera bonne... Je

pourrais rembourser les semences, assumer les dépenses courantes, payer les impôts, la mutualité agricole...

Le docteur Lenglet a profité de l'instant de silence pour demander à Jacques :

– Mon cher ami, vous ne m'avez pas raconté comment vous avez fait pour décrocher ce poste de directeur dans le village de votre enfance ?

À ce moment, Joséphine est sortie de la cuisine, a tiré la corde de la cloche. La cour a résonné de longs tintements. Elle conviait à déguster les plats amoureusement mijotés sur le fourneau depuis la veille.

Le docteur Lenglet s'est précipité pour avoir l'honneur de prendre le bras d'Agnès. Jacques s'amusait à remarquer l'empressement des hommes devant sa belle épouse. À défaut de mieux, il a pris le bras de Madame Roucouisse et il a suivi le cortège improvisé qui les emmenait dans la grande salle à manger.